

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 38 (1900)  
**Heft:** 12

**Artikel:** Une municipalité dans le bassin de la fontaine  
**Autor:** C.F.P.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-198089>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 22.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à  
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER  
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,  
St-Imier, Delémont, Bière, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,  
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> octobre.  
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.

Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Lausanne, le 24 mars 1900.

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que le *Conteur* s'est adjoint, en qualité de second rédacteur, M. Victor Favrat. Comme on le sait, notre nouveau rédacteur est le fils de M. Louis Favrat, dont les écrits sont devenus si populaires et dont le concours nous fut si précieux à l'origine.

Le genre de notre feuille exige une grande variété dans ses matières; aussi, à côté des collaborateurs dont nous nous sommes, depuis quelque temps déjà, assuré le concours, avons-nous cru devoir faire appel à celui d'une nouvelle plume, non moins qualifiée.

Vaudois de cœur et d'âme, comme son père, M. Victor Favrat s'intéresse tout particulièrement à ce qui a trait à nos mœurs romandes et aux particularités de notre vie nationale. Il pratique d'ailleurs le journalisme, depuis nombre d'années, comme attaché à la rédaction de l'un de nos principaux organes quotidiens.

A partir de ce jour, la rédaction du *Conteur Vaudois* signera donc: L. Monnet et V. Favrat.

## Il y a « moule » et « moule ».

Il y a beaucoup d'honnêtes marchands de bois dans le Jorat. On ne s'en doute guère à la ville, parce qu'on y a affaire trop souvent avec... les autres. Pour ceux-ci, mettre dedans le citadin n'a rien de blâmable; c'est même une bonne action. Imposable au reste de leur faire avouer leurs torts. Le flagrant délit? Cela ne les démonte pas; ils ont réponse à tout.

Un de ces fameux marchands devait livrer un « moule de fayard » à un habitant de Lausanne, qui se trouvait être un *dzorâtai*, lui aussi.

— Puisque vous êtes du Jorat, comme moi, lui dit le premier, je vous traiterai en combourgeois. Votre « moule » aura une demi-douzaine de bûches de plus que la mesure. Enfin, jamais vous n'aurez été mieux servi.

Quelques jours après, arrive un char de bois qui n'a pas trop mauvaise mine. Pressé par l'heure de son bureau, le client ne peut pas assister au déchargement.

— Allez toujours à vos affaires, lui dit l'autre, je ferai bien sans vous. D'ailleurs, c'est comme si vous étiez là.

De retour du bureau, le Lausannois va jeter un coup d'œil sur son bois. Il lui trouve un petit volume pour un « fort moule ». Une vérification à lieu devant témoins: la mesure n'y est décidément pas; il s'en manque d'environ un pied. Là-dessus, véhémentement missive au marchand.

La réponse ne tarde pas à arriver. La voici, textuellement:

« Monsieur,

» Votre lettre m'a causé un réel chagrin. Depuis quarante ans que je fais le commerce de bois, c'est la première fois qu'on me reproche de ne pas faire la mesure. Comment avais-je pu me tromper pareillement? Je ne l'aurais jamais su si, après avoir ruminé cette affaire pendant deux jours et deux nuits, je n'avais eu l'idée de vérifier ma mesure. C'est elle qui est la coupable; il se trouve, en effet, à mon grand étonnement, qu'il lui manque six centimètres en hauteur et autant en largeur.

» Erreur ne fait pas compte. Vous m'offrez 52 francs au lieu de 62. Envoyez-m'en 50, ce sera suffisant.

» A vous bien cordialement. \*\*\*

Voyez un peu le vieux malin! Ce n'est pas son client qui est victime d'une tromperie, c'est lui-même, et par la faute de la mesure, la seule coupable.

Tout de même, une mesure qui depuis quarante ans est trop petite, ça méritait d'être relevé dans le *Conteur*.

Un autre marchand, venant d'un village célèbre par ses fagots, avait amené à la capitale, pour le compte d'un fonctionnaire supérieur de l'Etat, un moule de sapin. Il s'était mis en route avant le jour, aussi l'acheteur dormait-il encore lorsque la dernière bûche se trouva rangée devant sa porte. Les scieurs et les coupeurs eux-mêmes n'avaient pas encore paru. Le paysan n'attendait que leur venue pour regagner ses pénates; car, une fois les bûches en menus morceaux, va-t'en voir si le compte y est!

Ses chevaux à l'écurie de l'Hôtel de France, notre homme faisait les cent pas sur la place de la Riponne, observant les abords de la maison du fonctionnaire. Toujours pas de bûcherons! Enfin, les voici. Non, c'est un personnage qui gesticule en face du tas de bois, des hommes, des femmes et des enfants qui s'attrouperent, un commissaire de police qui survient, sa canne à pommeau d'argent sous le bras.

A cette scène, le marchand hausse les épaules et s'approche de l'air le plus naturel du monde.

— Voilà mon homme! s'écrie le fonctionnaire en gesticulant de plus belle. — Voilà l'homme! répètent en chœur les badauds.

Très grave, M. le commissaire s'avance:

— C'est bien vous qui avez amené ce bois à monsieur?

Le marchand, avec un calme parfait: *Vâi, monsu, l'é bin mè.*

— Vous reconnaissez qu'il n'y a pas la mesure?

— *Lo sé prâo; ma acutadè-vâi: y'é veindu onna lâise dè bou à ci monsu, ma ne l'ai y'é pas de que la voliivo amenô ein on iadzo; vu prâo menô lo resto dêman.*

— Mais pourquoi n'avez-vous pas dit à monsieur que vous lui amèneriez le reste demain?

— *Ne pouivo pas lo lài dere, n'étâi pas levô.*

V. F.

## Une municipalité dans le bassin de la fontaine.

Oh! rassurez-vous, il ne s'agit pas de la noyade générale d'une municipalité, par des administrés mécontents.

Non, chez nous, on n'est pas de ces gens qui recourent aux moyens violents pour faire comprendre à leurs édiiles qu'ils ne répondent pas à l'attente des électeurs. Il n'y aurait municipalité qui tienne!

D'abord, dans le bassin en question, il n'y avait pas d'eau; ensuite, c'est de leur plein gré qu'y sont entrés les honorables municipaux du petit village de \*\*\*.

C'était en été; il y a de cela quelques années. Il faisait une chaleur atroce; toutes les sources étaient tarées et la sécheresse persistante désolait campagnes et... gosiers.

Les municipaux de \*\*\* étaient en séance. Une atmosphère lourde, étouffante, régnait dans la chambre exigüe et basse où ils délibéraient.

Toute d'actualité, la question à l'ordre du jour: il s'agissait d'étudier les moyens d'amener de nouvelles eaux pour l'alimentation du village.

« Ma foi, j'en ai assez; je n'y tiens plus, exclama tout à coup un des assistants, un bon gros paysan, qui, avec un immense mouchoir rouge à pois blancs, ne pouvait essayer à mesure les gouttes qui coulaient quatre à quatre le long de ses joues. Je propose qu'on aille dehors continuer la séance ».

Un long et unanime soupir de soulagement accueillit cette proposition et l'on décida aussitôt d'aller tenir séance sur la place.

« Dans la fontaine, s'écria un municipal; elle est justement à sec, et puis on y sera bien à l'ombre, sous le gros marronnier ».

— On n'aura au moins pas besoin de porter la table et les bancs, ajouta un autre.

Aussitôt dit, aussitôt fait. La municipalité en corps, syndic en tête, se rendit sur la place et se dirigea vers la fontaine, au grand étonnement des villageois qui la regardaient passer.

Hélas, les braves villageois, ils furent plus ébahis encore, lorsqu'ils virent leurs graves municipaux entrer dans le bassin et s'asseoir en cercle sur le bord; lorsqu'ils virent le syndic se hisser sur la « chèvre » et s'y installer, les pieds posés sur les goulots; tandis que, en face de lui, le secrétaire municipal, ayant placé sur ses genoux une planche à savonner, ouvrait tout grand, sur cette table improvisée, le registre des procès-verbaux.

Toute la population du village fit bientôt cercle autour de la fontaine.

« Eh bien, messieurs, la séance est rouverte, dit le syndic, d'une voix solennelle. Je donne la parole à Pierre-Abram, qui l'a demandée. »

Vingt minutes de délibération, dans ce milieu si bien approprié à la circonstance, suffirent pour résoudre cette éternelle question de l'eau, dont on discutait depuis des mois.

Que n'ont-ils fait de même à Lausanne!

Trois mois après cette mémorable séance, une eau pure, s'échappant avec abondance des goulots, emplissait le bassin de la fontaine de \*\*\*.

« Hé bien, c'est dommage tout de même, s'écriait un municipal en la regardant couler, on n'aura plus de lieu de réunion pour nos séances d'été! » C. F. P.

### Dis-l'âi que ne chai su pas!

La demeinde, la véprâ, s'on est trâo mafi po allâ djuî âi gueliês, on s'ein va fêrè on sonno sai su la têtse dè feïn, sai su lo lhi dè repou et po pas que nion ne vignè vo z'eimbêta, on dit à la fenna: « Se vint cauqu'on mè demandâ, dis-lâi que ne chai su pas! » Et dinse on pâo pionci tot à se n'èze tant qu'à l'hâora dè baïre lo café.

S'on vai veni tsi no cauquon à quoui on redâi oquîè et qu'on n'aussè pas prâo ardeint po lo payi, on va sè catsi pè l'étrâbllio po s'estroquivâ dâi crouiês complimeints et quand l'auto rolliè à la porta, la fenna l'âi dit assebin: « Eh! regretto bin, mâ me n'hommo chai est pas hoai! »

Et y'eïn a prâo que font dinse, sai po çosse, sai po ceïn quand vollont s'espargni oquîè que n'ont pas idée dè fêrè âobin dâi vezitès que voudront petêtrè vaïre âo fin fond dè la mer Rodze.

Y'avâi zu 'na bagarra à B., on dzo dè vôtès; s'étiot tsermailli que dâi sorciers et, à la pinta d'âi z'Ebalancès, s'étiot mêmameint trevouni fermo, que ia zu dâi tabourets épéçliâ, dâi carreaux et dâi botolhiês ein breqûès et trâi gaillâ qu'ont zu deïn la bagarra, l'on on ge potsi, on outro la têtâ crevaïe et on troisièmo on bré rontu.

Adon, coumeint ion dè cliiâo lurons avâi portâ pllieinte, lo dzudzo dè pè dévessâi modâ lo leindèman à B... avouè lo greffiè et l'hussiè po fêrè on n'eïnquièta.

Mâ, quand s'est venu l'hâora dè s'eimbeinti, lo greffiè n'arrevâvè pas.

— Va-t'eïn vaïrè se n'est pas astout prêt? se fe adon lo dzudzo à l'hussiè.

Stuce tracè don tsi lo greffiè, que trâovè pè la cava ein treïn dè gueliènâ avouè cauquîès z'amis.

— Attiuta! l'âi dese lo greffiè, te vai que y'è on part d'amis que vignont dâo défrout et ne pu pas lè reïnvouyi dînsè; d'âilleu, fâ tsaud et ceïn m'eimbêta qu'on dianstre d'allâ à B... po cliiâ tonaire d'eïnquièta! Tai on verro et t'âodrè tot balameint criâ mon sustitut et te l'âi derè dè mè reïnplliaci hoai!

L'hussiè tracè don tsi lo sustitut; mâ stuce, que n'avâi rein droumâi la né dévant, po ceïn que l'avâi dû restâ pè l'étrâbllio po veilli 'na vatse que dévessâi vélâ, allâvè justameint s'étaïdrè on bocon su lo lhi dè repou quand l'hussiè vint rolli à la porta.

— A-te cauquon?

— Oi! ah! l'est té! qu'est-te que l'âi a?

— Té faut veni tot lo drai tanqu'à B... avouè lo dzudzo, po dinse et dinse; lo greffiè a dâi vezitès et m'a de dè té derè dè fêrè à sa plliace!

— Et bin râva, su trâo mafi po l'âi allâ et ne l'âi vé pas! Tai on verro, pu te retornèrè tsi lo greffiè et te l'âi derè-que ne chai su pas!

L'hussiè retracè don tsi lo greffiè qu'étaï adè pè la cava avouè lè z'autro compagnons, que sè contâvont dâi gandoïses.

— Et pu, as-tou trovâ lo sustitut?

— Oi

— Adon, compto que va allâ avouè vo à B...?

— Oh! bin na! fe l'hussiè, kâ m'a de dè veni vo derè que ne chai étâi pos hoai! \*\*

### Les bonnes continuent.

Nous avons fait appel aux bonnes farces et, grâce à la joyeuse humeur et à l'amabilité d'un certain nombre de lecteurs, nous en avons déjà reçu plusieurs auxquelles nous venons ajouter la suivante qui vient de nous parvenir :

Lausanne, le 20 mars 1900.

Mon brave *Conteur*,

Je vous transmets une véritable histoire datant de l'origine du chemin de fer (ligne Saint-Germain-Yverdon, 1855-1856).

J'étais à cette époque à la gare de Chavornay, et je vous prie de croire qu'on y travaillait au-delà des huit heures.

Le service des marchandises se faisait de France, par voituriers Il n'était pas rare de recevoir 20 chars de ballots de tous genres, chaque jour. Ces mêmes voituriers transportaient, en retour, les gueuses de fonte, pour Vallorbes, qui avait alors ses immenses forges en pleine activité, sous la direction de M. Lucien Vallotton.

Le commerce des bois était aussi très actif et les voituriers de Vallorbes, Ballaigues, Lignerolles nous arrivaient également avec des bois qui étaient dirigés sur Yverdon à l'adresse de M. Marc Constançon, alors grand fournisseur des bateaux à vapeur du lac de Neuchâtel, ainsi que de l'Ouest-Suisse.

Au début, les locomotives se chauffaient aussi au bois.

Je crois que j'oublie mon histoire: la voici :

Un soir que je travaillais fort tard à mes expéditions, et, je vous le répète, il n'était pas encore question des huit heures, j'entends une sorte de grognement dans la cour de la gare, qui, ce soir-là, était glacée comme un miroir. Je sors et vois un homme étendu face contre *glace* et ayant perdu une certaine quantité de sang.

Je retourne mon gaillard et reconnais un brave marchand de paille du village. J'essaie de le remettre sur pied, impossible. Sur ce sol glissant, il faisait des pirouettes extraordinaires m'entraînant chaque fois avec lui.

Enfin, prenant une décision, je le charge sur mon dos, et je le porte chez lui.

A mon arrivée, la femme se met à m'insulter, disant que c'était moi qui l'avais retenu à l'auberge et qui l'avais mis dans cet état.

Entendant cela, je réponds tout simplement: « Madame, puisque vous n'êtes pas contente, je le reporte où je l'ai pris ».

Ainsi dit, ainsi fait. Et vingt minutes plus tard, toute la famille était réunie dans la cour et faisait des culbutes, que c'était plaisir à voir.

B.

### Retour.

La nuit tombait, jetant comme un voile d'ombre dans le petit appartement, et, un à un, les meubles, les objets s'estompaient, se fondaient, disparaissaient; tandis qu'après de la fenêtre dont les rideaux de mousseline étaient relevés, Mme Bernard, collée pour ainsi dire à la vitre, se hâtait de terminer l'ouvrage de lingerie auquel elle travaillait depuis l'aube.

Tout à coup, relevant la tête :

« Non, décidément je ne puis plus, murmura-t-elle, allumons la lampe, et j'aurai sans doute encore le temps de finir avant que les enfants rentrent.... »

Joignant le geste à la parole, elle se leva, alla chercher des allumettes... lorsqu'à l'instant où elle ôtait l'abat-jour de papier vert, un coup de sonnette la fit tressaillir... elle regarda la pendule et reprit en allant ouvrir :

« A cette heure, qui cela peut-il être? »

Mais à peine eut-elle fait jouer la serrure, que, se trouvant face à face avec un homme de haute taille, à l'aspect misérable et honteux, elle poussa une exclamation :

— Toi!... toi ici!

Ce à quoi le visiteur inattendu répondit d'une voix faible et humble :

— Oui... c'est moi!...

Puis, sans trouver à dire autre chose ni l'un ni l'autre, ils restèrent une demi-minute sans bouger.

Cependant cela ne pouvant durer longtemps, elle finit par prononcer d'un ton rogue et peu encourageant :

— Enfin, puisque te voilà, entre toujours un moment, on verra après!...

Et il entra, s'assit, tandis qu'elle allumait la lampe.

Après trois ans de séparation, c'était la première fois que le mari et la femme se retrouvaient en présence; Jules Bernard, employé de commerce et père de famille, était parti un jour, emportant la caisse de son patron, abandonnant sa femme et ses quatre enfants sans ressources, pour suivre une chanteuse de café-concert, une grosse blonde, fade, qui l'avait englué, pressuré... et finalement s'était envolée le matin où le dernier billet de banque avait été changé, laissant le malheureux désespéré, désemparé, fini...

Ce soir de novembre, à bout d'expédients, las, il s'était soudain souvenu des siens et, comme un oiseau blessé, avec un faible espoir au cœur, il était venu frapper à la porte de ceux qu'il avait déshonorés, jetés dans la misère du jour au lendemain; maintenant il était là, transi, recroquevillé, tournant son chapeau crasseux entre ses doigts, sentant l'hostilité sourde de sa femme, et ne sachant comment engager une conversation qu'elle affectait tacitement d'éviter; cependant, au bout d'un instant :

— Alors... ça va bien?... commença-t-il.

— Oui... pas mal.

Et Mme Bernard, qui s'était installée sous la lampe, continuait à fébrilement tirer son aiguille sans lever les yeux.

— Et les petites?... reprit-il, elles doivent être grandes à présent!...

— Oui, Henriette fera sa première communion l'année prochaine... quant à Marguerite, elle est toujours bien délicate, et l'été dernier elle nous a donné bien du tourment!...

— Ah!... puis, après un temps, et Albert?

— Albert est entré depuis ses seize ans sonnés dans une grande cordonnerie du Boulevard où il commence à gagner quelque petite chose... mais bien peu, hélas!

Nouveau silence, et seul, le tic-tac de la pendule; enfin, comme faisant un effort, n'osant pas prononcer le nom de sa fille aimée dont il connaissait le caractère fier et implacable :

— Et Emma? murmura-t-il.

— Emma... répondit la mère, et sa voix s'adoucit subitement, Emma est une sainte, un ange... lorsque tu es parti, Jean Eyraud, son fiancé, a repris sa parole... et la pauvre enfant en a ressenti beaucoup de chagrin; mais elle ne s'est pas laissé abattre; avec un courage admirable, elle s'est mise à l'œuvre, a cherché des leçons et maintenant, si nous vivons, c'est grâce à elle...

Mme Bernard appuya sur ces mots, tandis qu'involontairement le front coupable de son mari rougissait et se courbait.

— Enfin, voilà où nous en sommes, reprit-elle après une pause, et, d'un ton sec, tranchant, n'admettant pas de réplique, j'espère que ce n'est qu'une visite... et que tu n'as pas l'intention, maintenant que tu es dans la misère, de venir t'installer ici, et de te faire nourrir par ta fille?

Jules Bernard ne répondit d'abord pas, puis lentement il commença :

— Ah! tu peux t'imaginer ce que j'ai souffert... ce que cette femme... et sur un geste de Mme Bernard, ne crains pas que je t'en parle, je l'exécère, je la maudis! lorsqu'elle m'a quitté en ricanant, ça a été pour moi comme un coup de massue, j'ai vu dans un éclair toute la portée de ma faute... oui, je suis un misérable... mais si tu savais par où j'ai passé depuis!... Je me suis d'abord souvenu que j'avais une assez belle voix de baryton, et par « Elle », ayant connu plusieurs cabots de trente-sixième ordre, j'ai cherché un engagement; pendant quelques mois j'ai joué l'opérette en province, puis ma garde-robe s'est usée; je ne gagnais que pour ma nourriture et mon logement, on n'a plus voulu de moi et j'ai roulé du beuglant au bastingue, où l'on me donnait dix sous pour chanter trois romances, juste de quoi ne pas mourir de faim!... Mais cela aussi m'a manqué, un chaud et froid m'a enlevé le peu de voix qui me restait... et j'ai été conduit à l'hôpital d'où je sors... voilà!

Et sous sa barbe inculte, ses lèvres tremblaient, pendant que les yeux baissés, il continuait à rouler inconsciemment son chapeau...

— Alors... tu ne dis rien?... murmura-t-il.

— Que veux-tu que je te dise?... reprit à présent la femme en relevant la tête et le regardant en face... tu as souffert, c'est vrai, mais crois-tu que nous n'avons pas souffert nous aussi?... Et injuste-